

Musiciens sur la sellette : Satie, le voyageur sans bagages

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 5

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Satie, le voyageur sans bagages

Satie! De quel rayon de lune mauvaise a glissé cette silhouette de notaire de province, ce personnage inquiétant, au vaste parapluie, au chapeau bosselé, au sourire effrayé? Satie a-t-il jamais su qui il était? Il avait une façon bien à lui d'en douter: *Je regrette de ne pas vous montrer mes empreintes digitales... Je ne les ai pas sur moi...*

Humour noir, très noir, humour où souffle, comme dans une voile percée un vent de désespoir. L'humour: le seul luxe qu'il se permit du fond de sa misère, érigée en système. Il traversait Paris comme il avait traversé le Conservatoire, claudiquant, ricanant, jalouxant, flairant la mode et tentant, le temps d'un scandale, de la séduire. De grands noms s'étaient affirmés à côté de lui: Debussy, Ravel, Stravinsky. Il grelottait dans leur ombre. Il avait pourtant en lui une originalité qui fit que ses premières pages de piano, malhabiles, naïves, fleuraient bon la nouveauté. Hélas: *Tout ce que j'entends timidement rate avec une*

hardiesse inconnue jusqu'à ce jour. Il faut dire que ses entreprises étaient pittoresques, comme de briguer à vingt-six ans, certain de son échec (au moins une certitude!) un fauteuil à l'Académie des beaux-arts!

Dans un mélange de modestie forcée et d'amère gageure, il fit un séjour remarqué, à quarante ans, à la Schola Cantorum, le fief de Vincent d'Indy. Il avait décidé de reprendre ses études musicales à zéro. Il s'y astreignit, pendant trois ans, à perdre son naturel. Il n'y parvint pas. *Ma première œuvre de ce genre (c'est-à-dire une œuvre écrite selon les canons officiels) est un choral et fugue à quatre mains. J'ai été bien engueulé dans ma pauvre vie mais jamais je ne fus autant méprisé. Qu'est-ce que j'avais été faire avec d'Indy?*

Lui qui se voulait Socrate, le voici promu amuseur public. Il avait un goût prononcé pour le mysticisme, contrebalancé par un furieux penchant pour la mystification. Deux êtres bataillèrent en lui toute sa vie, l'homme profond et tendre de certaines heures privilégiées et le saltimbanque. Mais c'était le saltimbanque qui le tirait par la barbichette, sous les sifflets de salles soulevées de colère.

Et il en souleva, des salles! A l'aide, il faut le dire, de Cocteau, de Picasso, de Picablia le dadaïste. «Parade» fut une sorte d'ouverture pour les temps nouveaux. Ce fut à cette occasion qu'Apollinaire lança le mot de «sur-réalisme». Dans Paris, Satie commençait de se voir à l'œil nu: ce ne fut pas pour sa tranquillité.

Il donna «Socrate», l'œuvre selon son cœur, son œuvre la plus pure, la plus dépouillée. Dans ce drame, Satie avait tordu le cou à l'émotion, au tragique. Il n'avait livré qu'une méditation austère, difficile, conforté par Platon dont il avait utilisé trois des «Dialogues». Il découvrit en Platon... *un collaborateur parfait, très doux et jamais importun.* Dans quelle félicité était-il monté, notre Satie, absolument seul, puisque son public l'attendait à son retour sur

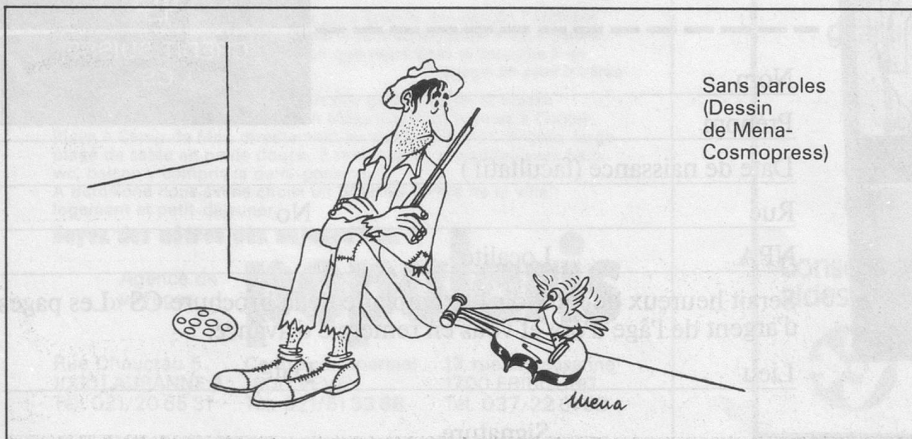


terre, son public qui, habitué à rire, riait maintenant de «Socrate».

Alors, il y revint, à la Grèce antique! Barbouillant son vieux visage de larmes de rire, il leur troussa un «Mercure» écrit à la diable, sur une musique de music-hall. Cette fois-ci, Satie s'était attiré les foudres de beaucoup et la satisfaction mal dissimulée des plus méchants qui saluaient, trop tôt, son sabotage.

Debussy lui avait dédié une de ses œuvres ainsi: *Pour Erik Satie, musicien médiéval et doux, égaré dans ce siècle, pour la joie de son bien amical Claude Debussy.* Et ce fut une des dernières maladresses de Satie: tenter de faire accroire qu'il avait ouvert la voie à Debussy... Qu'avait-il besoin de ce rêve trop grand pour lui? Des dizaines de pages de piano aux titres tristement drôles: «Morceaux en forme de poire», «Préludes flasques pour un chien», «Avant-Dernières pensées» etc., des dizaines de pages calligraphiées, ornées de dessins bizarres, de bribes de poésie, de graphismes tels qu'Apollinaire ne les avait pas encore inventés, des œuvres enfin que l'on joue aujourd'hui avec ravissement, n'ont pas pu le rassurer, lui qui chercha toute sa vie à devenir quelqu'un, qui l'était... et qui l'ignorait.

P.-Ph. C.



Sans paroles
(Dessin
de Mena-
Cosmopress)